

PANDÉMIE
A Avignon, un spectacle sud-africain annulé à cause du Covid-19

Un spectacle de la chorégraphie sud-africaine Dada Masilo, prévu au Festival d'Avignon, a été annulé en raison de cas de Covid-19 parmi l'équipe, a annoncé le Festival dimanche 4 juillet, à la veille de son ouverture. L'Afrique du Sud, pays le plus touché par le virus sur le continent africain, a enregistré vendredi un record de 25 000 nouvelles contaminations sur une journée. Les spectateurs auront le choix entre échanger leurs billets ou se faire rembourser, a précisé le Festival. Dada Masilo devait revisiter *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky, chorégraphié à l'origine par Vaslav Nijinski. Il devait y avoir sept représentations, du 17 au 24 juillet. – (AFP)

CINÉMA
«Fast and Furious 9» se maintient en tête du box-office nord-américain

Le film *Fast and Furious 9*, qui avait démarré sur les chapeaux de roue la semaine dernière, est resté en tête du box-office nord-américain ce week-end, réalisant 23,8 millions de dollars (20 millions d'euros) de recettes. Ce nouvel opus de la franchise, avec les acteurs Vin Diesel, Michelle Rodriguez et John Cena, a dépassé deux autres films produits, comme lui, par les studios Universal, le film d'animation *Baby Boss 2 : une affaire de famille* et le film d'horreur *American Nightmare 5 : sans limites*. – (AFP)

Kaija Saariaho se joue de l'«innocence» et signe un chef-d'œuvre

«Innocence», de la compositrice finlandaise, relate une tuerie de masse dans un lycée. La création a été accueillie par une ovation au Festival d'Aix

OPÉRA

AIX-EN-PROVENCE (BOUCHES-DU-RHÔNE) - envoyée spéciale

C'est beau, une salle dressée d'un seul élan, la dernière note éteinte – étreinte, pourrait-on dire, tant la création d'*Innocence*, dimanche 4 juillet, a tenu en haleine, près de deux heures durant, le public du Grand Théâtre de Provence. Huit années de travail, dont trois pour la seule écriture : avec ce cinquième opus lyrique, dont la création mondiale a été différée d'une saison en raison de la pandémie de Covid-19, la compositrice Kaija Saariaho (68 ans) livre un chef-d'œuvre, qui s'inscrit d'emblée dans l'histoire de l'opéra.

Un sourd grondement dans l'extrême grave, des lames menaçantes de basson et de clarinette basse, des fulgurances de percussions énoncent le drame qui va peu à peu se nouer et se dénouer sur le palpitant livret de l'écrivaine d'origine finno-estonienne, Sofi Oksanen, secondée par Aleksis Barrière, le fils de la compositrice.

Sur le plateau, un décor tournant en forme de Rubik's Cube, intégrant deux situations scéniques, apparemment sans lien, qui vont progressivement se superposer : une fête familiale de mariage entre le jeune Finlandais Tuomas et sa fiancée roumaine, Stela, et un drame collectif, vécu dix ans auparavant, dont la résurgence prendra le truchement d'une serveuse d'origine tchèque, Tereza, engagée en extra au dernier moment. Sa fille, Marketa, a fait partie des victimes de ce lycée international, où une tuerie de masse a fait dix morts, dont un enseignant.

Tous les états de la voix

Dans cet opéra cosmopolite, dont l'écheveau linguistique rassemble neuf langues (anglais, français, allemand, espagnol, roumain, tchèque, finnois, suédois et grec), Kaija Saariaho explore habilement tous les états de la voix – de la simple parole au chant lyrique, du monologue au bel canto. Entre les deux, des formes hybrides, entre théâtre et musique. Du flux précipité des survivants,

étudiants allemand, grec ou espagnol, à la lenteur pernicieuse de l'étudiante française, Iris, amie et complice du tueur, savourant chaque mot avec volupté (Julie Hega), en passant par l'introspection parlé-chanté de l'enseignante percluse de culpabilité (remarquable Lucy Shelton), qui n'a rien vu venir de cet élève fasciné par les tueurs en série dont les copies regorgeaient de bizarreries. Au centre, la figure singulière de la jeune Marketa, mi-ange mi-démon, timbre juvénile et vocalité animale, dont la technique, liée au chant folklorique scandinave, est l'un des éléments les plus saisissants de la partition (incroyable Vilma Jää).

C'est elle, la fille morte de Tereza (seule disparue scéniquement incarnée), à qui sont confiés quelques-uns des moments-clés du récit. Elle qui moquera dans une petite chanson le visage du garçon disgracié, donnant le signal de son harcèlement collectif dans les toilettes de l'établissement, passage à l'acte dont les vidéos

fermenteront l'humiliation vengeresse du tueur. Elle aussi qui abondera une nécessaire résilience, demandant à sa mère qui n'a cessé depuis dix ans de ritualiser sa présence, de la laisser – enfin – partir. «Mami, pristi rok, mi uz darek k narozeninam nekupuj. Mami, nech me jit» («Maman, l'année prochaine, ne m'achète pas de cadeau d'anniversaire. Maman, laisse-moi partir»).

Le dispositif de giration imaginé par Simon Stone et sa scénographe Chloe Lamford glisse avec souplesse de la salle de banquet à la salle de classe, des cuisines du restaurant aux toilettes du lycée, du balcon nocturne au placard à balais où s'est enfermée Lilly (Beate Mordal), refusant d'ouvrir la porte qui aurait pu sauver sa meilleure amie. A chaque nouvelle étape, une gradation de l'horreur, mais aussi de l'approfondissement des psychologies, mimétiques du sous-texte porté par la musique.

Personne n'est innocent : Kaija Saariaho évoque la symbolique des treize à table dans *La Cène*, de Léonard de Vinci, qui rassemble les douze disciples autour du Christ. Ni la mère du «monstre», qui espère, en mariant son fils cadet, retrouver une vie normale. Ni le père, dont l'éducation trop virile et la possession d'armes à feu ont préparé la tragédie. Ni le pasteur, qui n'a rien dit devant les propensions du jeune garçon à torturer les animaux.

Rigueur dramaturgique

Nul temps mort, nulle baisse d'intensité, dans cette écriture libre, inventive et sans tabou. Une maîtrise qui s'exerce aussi bien à l'endroit d'un grand orchestre symphonique fourni en cuivres, vents graves et percussions (auxquels s'ajoutent piano et célesta), que des chœurs, traités à la manière d'une passion ou d'un oratorio, quand ils ne s'agrègent pas aux instruments, dont ils renforcent l'effet onirique.

Raffinement de l'écriture soliste (parfois à la limite de la mélodie de timbres schoenbergienne) et éclats des grands tu-

tti, ostinatos rythmiques propres à marquer la peur ou l'obsession, et courts épanchements lyriques, émaillent une partition où l'émotion vive le dispute à la rigueur dramaturgique. Certains personnages ont leur double dans l'orchestre. Ainsi l'alto solo qui accompagne le chant en peine de Tereza, ou la flûte répondant aux trilles et vocalises de la jeune mariée découvrant la vérité sur la famille de son époux, écho d'une lointaine «Scène de la folie» de la *Lucia*, de Donizetti. Complice de son grand frère, Tuomas n'a pas eu le cran de le suivre jusqu'au bout.

Grâce enfin soit rendue à chacun des interprètes. La mère torturée de Sandrine Piau, le père habitué de remords de Tuomas Pursio, leur fils, l'expressif Markus Nykänen, soulageant enfin sa conscience, son émouvante fiancée, Lilian Farahani, sans oublier le pasteur déboussolé de Jukka Rasilainen et surtout la magnétique Magdalena Kozena en Tereza *mater dolorosa*. Sous la direction subjugante de la talentueuse Susanna Mälkki (qui connaît son Saariaho par le bout de la baguette et le plein du cœur), le London Symphony Orchestra a fait entrer *Innocence* au panthéon de l'art lyrique, tandis que la compositrice, sans doute immobilisée par une mauvaise chute, recevait bouquet et ovation, le visage radieux dans son fauteuil roulant. ■

MARIE-AUDE ROUX

Innocence, de Kaija Saariaho. Estonian Philharmonic Chamber Choir, London Symphony Orchestra, Susanna Mälkki (direction), Simon Stone (mise en scène), Chloe Lamford (scénographie). Grand Théâtre de Provence. Jusqu'au 12 juillet. De 9 à 290 euros. Festival-aix.com
Retransmis en direct le 10 juillet à 20 heures sur Arte Concert, en différé le 11 juillet à 20 heures sur France Musique.
Projection gratuite le 20 juillet à 21 h 30, au Pavillon Vendôme d'Aix-en-Provence.

Nul temps mort, nulle baisse d'intensité dans cette écriture libre, inventive et sans tabou

Stefano Di Battista célèbre Ennio Morricone à Saint-Omer

Le saxophoniste reprend les musiques de film du maestro

JAZZ

SAINT-OMER (PAS-DE-CALAIS) - envoyée spéciale

Comme le contrebassiste américain Kyle Eastwood, entendu le 1^{er} juillet au Festival Django Reinhardt, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), le saxophoniste italien Stefano Di Battista – révélé au début des années 1990 en France, son autre patrie – est en tournée d'été avec un programme consacré aux musiques de film. Si Eastwood explore plusieurs compositeurs, c'est au seul Ennio Morricone, mort le 6 juillet 2020, à l'âge de 91 ans, que Di Battista en quartet se consacre. Samedi 3 juillet, en soirée, la formation était au Saint-Omer Jazz Festival, avec deux «a», en référence à l'Aa, petit fleuve canalisé, qui passe près des ruines de l'abbaye Saint-Bertin, l'un des sites du festival organisé du 2 au 5 juillet.

Depuis sa création, en 2015, le Saint-Omer Jazz Festival a opté pour la gratuité d'accès aux concerts – une vingtaine pour la présente édition, dont la tenue a été confirmée courant avril –, et la mise en avant de la scène française, des nouveaux venus aux carrières établies, avec une programmation confiée au pianiste, compositeur, arrangeur, chef d'orchestre, enseignant et écrivain Laurent Cugny. Dans l'après-midi, au jardin de l'office de tourisme, y ont notamment joué les

groupes du guitariste Sandro Zerafa, du saxophoniste Frédéric Borey et du pianiste Noé Huchard. En point commun, des compositions qui font entendre la connaissance du jazz dit «classique», une approche acoustique.

Courbe mélodique claire

Stefano Di Battista, le pianiste Fred Nardin, le contrebassiste Daniel Sorrentino et le batteur André Ceccarelli ont à peine eu le temps de se poser avant leur concert. Rien n'y paraîtra, dans l'engagement, la joie du jazz, la fluidité du jeu, en célébration des musiques d'Ennio Morricone sans leur habillement orchestral. Dans l'album *Morricone Stories* (Warner Music), commercialisé début avril, Di Battista a choisi douze partitions du maestro. Presque toutes jouées ce soir, dans l'ordre de l'album. La plus célèbre, probablement, au générique de *Le Bon, la Brute et le Truand*, western de Sergio Leone, en 1966, conclut ce concert.

Mais c'est plutôt avec des musiques de films moins réputées que l'on est séduit. Ainsi en ouverture, *Cosa avete fatto a Solange?*, un giallo – genre qui mêle mystère policier, horreur et érotisme – de Massimo Dallamano, sorti en 1972. Sans les violons et chœurs de l'original, la courbe mélodique n'en est que plus claire, dans le lyrisme de Di Battista, son expressivité. Autre ravissement, qu'un clavier un peu trop présent noyait,

le thème de *La Cosa buffa* (1972), comédie dramatique d'Aldo Lado. L'aspect pop-jazz-variété-bossa assez daté de *Metti, una sera a cena* (1969), qui tourne autour de relations adultérines, de Giuseppe Patroni Griffi, est transformé en virée swing, où s'épanouissent Sorrentino et Ceccarelli – finesse du toucher de cymbales, des roulements sur la caisse claire –, avec des cassures de tempo.

Et puis, il y a au cœur du concert, comme dans l'album, *Deborah's Theme*. L'une des mélodies les plus poignantes de Morricone, pour l'une des plus belles séquences du grand œuvre de Sergio Leone, *Il était une fois en Amérique* (1984), son dernier film. David «Noodles» Aaronson, gangster vieillissant qu'interprète Robert De Niro, s'y souvient de son adolescence, sa première vision de la jeune Deborah en train de danser, l'amour de sa vie, perdu par sa faute. Au soleil presque couchant, avec en décor imposant les vestiges de l'église abbatiale, les musiciens portent le thème hanté, mélancolique, vers la plus haute sensibilité, l'émotion d'un instant merveilleux de jazz. ■

SYLVAIN SICLIER

Saint-Omer Jazz Festival, jusqu'au 5 juillet. Stefano Di Battista Quartet au *New Morning*, à Paris, le 5 juillet, au *Parvis*, à Ibos (Hautes-Pyrénées), le 6, au *Nice Jazz Festival*, le 16.

Le Monde
rue des écoles
HORS-SÉRIE JEUX

Sauver la planète
en jouant avec le Petit Prince

Le Monde
HORS-SÉRIE JEUX

JOUEZ EN FAMILLE
AVEC « LE PETIT PRINCE »
POUR SAUVER LA PLANÈTE

Une façon ludique et originale de faire découvrir l'écologie aux jeunes à partir des textes d'Antoine de Saint-Exupéry

EN PARTENARIAT AVEC
CNR

EN VENTE EN CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR [BOUTIQUE.LEMONDE.FR](https://boutique.lemonde.fr)